

Introduction. Un imaginaire tentaculaire

Nicolas AUDE (*Université Paris Nanterre*)

Marie-Agathe TILLIETTE (*Université Paris Nanterre*)

Vous ne savez pas dans quel labyrinthe vous m'avez fourrée avec vos francs-maçons et vos sociétés secrètes. C'est une mer d'incertitude, un abîme de ténèbres. Il y a tant d'inconnu dans tout cela que c'est une belle matière pour broder et inventer et, au fait, l'histoire de ces mystères ne pourra, je crois, jamais être faite que sous la forme d'un roman¹.

Lettre de George Sand à Pierre Leroux, juin 1843

Conspirations, complots, conjurations, cabales... les termes et les nuances ne manquent pas pour désigner les tentatives de renverser, à partir d'une organisation occulte, les pouvoirs en place. Si cette terminologie est souvent imprécise et mouvante, elle est à l'image des réalités historiques qu'elle dénote et qui, tout particulièrement au XIX^e siècle, prennent de multiples formes, depuis les conspirations contre-révolutionnaires vendéennes jusqu'aux attentats anarchistes de la fin du siècle. Loin d'être un obstacle à la réflexion, cette terminologie variable est le premier indice de la liaison fondamentale entre sociétés secrètes et représentations. Comme l'a montré Jean-Noël Tardy dans son ouvrage *L'Âge des ombres. Complots, conspirations et sociétés secrètes au XIX^e siècle*, toute conspiration repose fondamentalement sur une *fiction*, une construction imaginaire partagée par les conspirateurs qui se représentent comme devant établir un nouveau pouvoir légitime². Ces derniers visent souvent à diffuser cette fiction au sein de la société pour la faire entrer dans le réel.

On peut convoquer ici la distinction ontologique entre « réalité » et « réel » telle que reprise par la sociocritique, la première désignant, selon les termes de Pierre Popovic, « le monde tel que les êtres humains peuvent se le figurer par tous les moyens sociosémiotiques dont ils disposent », et le second tout ce qui est hors d'atteinte de la *semiosis* sociale³. La « réalité » d'une époque donnée est ainsi constituée par son imaginaire social, ensemble de représentations latentes ou mises en forme, qui ne peuvent être réduites à une source donnée, présentes à tous les niveaux des discours et des comportements. La figure du complot illustre bien cette circularité entre représentation et « réalité », au sens sociocritique : non seulement les conspirateurs fondent leur action sur une image d'eux-mêmes et de leurs objectifs, mais chaque complot, abouti ou non, fait l'objet d'innombrables réélaborations, par la mémoire collective, l'écriture de l'histoire ou celle de la fiction. À mesure que cette figure du complot essaime dans les imaginaires, elle se présente de plus en plus comme une mise en question de « *la réalité de la réalité*⁴ » : pour Luc Boltanski, la croyance au complot interroge

¹. George Sand, *Correspondance*, éd. critique de Georges Lubin, Paris, Garnier, 1964-1991, t. VI, p. 177.

². Jean-Noël Tardy, *L'Âge des ombres. Complots, conspirations et sociétés secrètes au XIX^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2015, p. 18-21. Voir également l'ouvrage plus ancien de John Morris Roberts, *La Mythologie des sociétés secrètes*, [1972], trad. de l'anglais par Catherine Butel, Paris, Payot, 1979.

³. Pierre Popovic, « Introduction. La sociocritique, Joseph S. Nye Jr. et le concept d'imaginaire social », *La Mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*, Montréal, Le Quartanier, Erres Essais, 2013, p. 29-30.

⁴. Luc Boltanski, *Énigmes et complots : une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard, 2012, p. 41.

en effet la localisation du pouvoir tout en ouvrant la porte à une multitude d'énigmes, de procédures d'enquêtes et à une déstabilisation profonde du socle politique de l'État-nation.

Au sein de cette grande « mythologie politique⁵ », c'est à la représentation littéraire des organisations occultes vouées à fomenter les conspirations que nous avons choisi de nous intéresser dans le cadre de cet Atelier de la Société des Études Romantiques et Dix-Neuviémistes⁶. Les sociétés secrètes sont bien sûr un motif littéraire à succès, qui parcourt tous les genres et s'étend à l'ensemble du champ littéraire, du plus légitime – Balzac, Hugo, Gautier, Sand, Dostoïevski, pour n'en citer que quelques-uns – jusqu'au moins reconnu – pensons à la récurrence des sociétés secrètes dans le roman populaire européen ou dans le mélodrame. La plasticité du motif peut apparaître comme la première explication de son succès : tout en s'ancrant dans la réalité des pratiques politiques, il permet de représenter autant les angoisses vis-à-vis des risques de dissociation sociale – dans les menaces posées par l'étranger au sein de la nation ou par les antagonismes de classe et la progression des « barbares⁷ » – que l'espoir de voir émerger une société meilleure, soutenue par des justiciers prêts à se sacrifier pour la faire advenir. D'un côté comme de l'autre, le motif invite à réfléchir à la légitimité des fondements du pouvoir ainsi qu'aux ambiguïtés de sa représentation, questionnement que la fréquence des changements de régime politique, tout au long du XIX^e siècle, rend particulièrement pressant, à la ville comme à la scène.

À côté des interrogations politiques que cet imaginaire suscite, il ne faut pas omettre ses enjeux historiques, auquel le « siècle de l'Histoire » qu'est le XIX^e siècle est éminemment sensible. Expliquer les événements historiques par la participation mystérieuse, presque démoniaque, d'associations inconnues du public, c'est suggérer l'existence d'une causalité historique stricte. Opposée par Balzac à l'« histoire officielle, menteuse qu'on enseigne⁸ », cette « histoire secrète, où sont les véritables causes des événements⁹ » n'est plus celle des décisions princières ou des grandes batailles : elle renvoie plutôt aux décisions de l'ombre, à certaines manipulations obscures ou honteuses. Dans cette démonologie politique, tous les faits déconcertants du réel peuvent être expliqués par des agissements secrets qui n'auraient pas encore été mis au jour ; le hasard lui-même n'existerait pas.

En construisant de tels récits, appuyés sur de nouvelles chaînes causales, le XIX^e siècle ne cesse jamais d'interroger sa propre filiation historique. À travers la figure de Cagliostro, par exemple, il s'agit pour Dumas, avec *Joseph Balsamo* (1846-1848), comme pour Sand, dans *La Comtesse de Rudolstadt* (1843), de méditer sur la face occulte des Lumières et de jeter un regard inquiet sur la marche du XVIII^e siècle. Derrière ces textes romanesques, on entrevoit l'influence extraordinaire des *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* (1798-1799) du jésuite Augustin Barruel. En retraçant les méandres du complot international des *Illuminati* bavarois et en accumulant les preuves censées dévoiler les véritables causes de la révolution française, les cinq volumes de l'abbé Barruel ont imprimé la marque du complotisme sur les représentations historiques de bon nombre de lecteurs européens du début du XIX^e siècle.

À cette nouvelle histoire reprise par les écrivains correspondent logiquement de nouveaux actants historiques : non plus les souverains et les généraux, mais les conspirateurs. De fait, concomitant de la nouvelle historiographie romantique, l'imaginaire des sociétés secrètes est lié à ce qu'on pourrait appeler une démocratisation de l'action historique : avec son avènement, le spectre social des hommes susceptibles de participer activement à l'avancée de l'Histoire s'élargit. Quoique toute une partie de l'imaginaire des sociétés secrètes soit liée aux milieux aristocratiques,

5. Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986.

6. Coorganisé avec la BnF, cet atelier a pris la forme d'une journée d'étude qui s'est déroulée le 28 février 2020 sur le site de la bibliothèque de l'Arsenal. Nous remercions l'équipe de la bibliothèque pour son soutien enthousiaste au projet ainsi que pour son accueil chaleureux.

7. Pierre Michel, *Un mythe romantique : les barbares, 1789-1848*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981.

8. Balzac, *Illusions perdues* [1837], in *La Comédie humaine*, Pierre-Georges Castex (éd.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 12 volumes, 1976-1981, t. V, p. 695.

9. *Id.*

L'ouverture du récit historique à des acteurs inconnus a bien pour conséquence une extension potentiellement infinie des rôles fondamentaux de l'Histoire. On peut sans doute y voir l'une des raisons pour lesquelles Walter Scott fait le choix de ne pas mettre au premier plan de grandes figures historiques dans ses romans. Ainsi, dans *Waverley* (1814), la description du complot jacobite menant à la grande révolte de 1745 accorde une place aussi large aux chefs qu'aux subalternes, qui sont tous des figures fictives ou semi-référentielles : aux côtés du chef de clan Fergus MacIvor, le fidèle lieutenant Evan Dhu n'est pas moins héroïquement engagé dans la cause jacobite et l'est même de manière plus désintéressée¹⁰. D'autres acteurs, ou plutôt actrices, viennent également compléter la marche de l'Histoire, puisque les femmes entrent dans les conspirations. Des bourgeoises ou des femmes du peuple, comme cette Geneviève Dixmer dont Alexandre Dumas crée le personnage dans *Le Chevalier de Maison-Rouge* (1846), peuvent participer, tout autant que des femmes du grand monde, des reines et des duchesses, à cette nouvelle causalité historique dont le maillage serré, une fois mis au jour, pourrait tout expliquer.

En faisant évoluer la représentation des acteurs et actrices de l'Histoire, l'imaginaire des sociétés secrètes implique également une transformation de ceux qui la racontent et de ceux qui la reçoivent. À partir de l'âge romantique, la scène théâtrale et la page imprimée du journal deviennent les centres de cette dynamique de révélation des complots. En prétendant divulguer une vérité occultée jusqu'alors, l'écrivain désigne son public comme le récipiendaire privilégié de ce que les autres méconnaissent. Lui et ses lecteurs forment alors un groupe d'initiés dont le sentiment d'appartenance n'est peut-être pas sans rapport avec celui éprouvé par les membres d'une société secrète. Alors même que le principe habermassien de « publicité » (*Öffentlichkeit*) semble s'y opposer, ce phénomène entre en résonance avec l'essor de la presse d'opinion et avec la nouvelle sociologie des publics que celle-ci dessine. À partir des années 1840, les organisations clandestines deviennent elles-mêmes un des thèmes paradigmatiques du genre médiatique des mystères urbains qui préparent l'avènement de la fiction policière. À l'instar des romans d'Eugène Sue et de Paul Féval, la plupart de ces récits se déploient dans l'espace du feuilleton, au « rez-de-chaussée » du journal, ce qui tend à inscrire le motif de la société secrète dans un imaginaire médiatique mêlant fiction à énigme et émergence d'un journalisme d'investigation.

L'expression lexicalisée le suggère d'ailleurs : la « société secrète » n'existe qu'à l'intérieur d'un cercle social plus large dont elle reproduit le modèle en petite dimension. Thomas De Quincey peut bien ironiser sur la représentation de ces « petites confréries qui se forment comme autant de tourbillons distincts, à l'intérieur de la vaste spirale de la société¹¹ ». Des métaphores diverses s'appliquent en effet aux sociétés secrètes, tantôt vues comme des réseaux, comme des toiles ou comme des miroirs concentrés du social¹². Cependant, ces collectifs sont toujours fondés sur une cohérence – de personnes ou d'idées – qui manque à la société globale, menacée de dissociations diverses. Elles en paraissent d'autant plus efficaces ou redoutables, sous tous leurs avatars. Des sociétés secrètes peuvent fomenter de terribles conspirations tentaculaires comme celles des jésuites dans *Le Juif errant* (1844-1845) d'Eugène Sue, projeter un renversement du pouvoir pour établir un régime politique plus égalitaire comme les quarante-huitards disciples d'Auguste Blanqui ironiquement décrits par Flaubert dans *L'Éducation sentimentale* (1869), veiller sur une tradition pluriséculaire comme les « gardiens de la couronne » d'Achim von Arnim (*Die Kronenwächter*, 1817), ou simplement partager des joies intellectuelles comme l'idyllique Cénacle balzacien. Quels que soient leurs buts ou leurs orientations idéologiques, il est possible d'observer, au sein de ces collectifs réels ou fantasmés, plusieurs « modifications quantitatives de certains traits typiques de la

¹⁰. Georg Lukács propose d'y voir une preuve du caractère « populaire » de l'art scottien, qui va chercher les racines du véritable héroïsme dans les classes les plus humbles. Georg Lukács, *Le Roman historique*, trad. Robert Saille à partir du texte de 1956, Paris, Payot, Bibliothèque historique, 1965, p. 51-52.

¹¹. Thomas De Quincey, *Les Sociétés secrètes*, [1847], trad. de l'anglais L. Abensour et A. Grieve, Paris, Gallimard, 1994, p. 15.

¹². Sur cet « imaginaire réticulaire », voir le récent dossier « Réseaux » coordonné par Julien Schuh dans *Le Magasin du XIX^e siècle*, n°10, 2020.

socialisation¹³ ». La représentation des sociétés secrètes passe ainsi, aux yeux de Georg Simmel, pour un objet d'investigation présociologique fondamental.

En effet, cet imaginaire littéraire questionne directement, au niveau des individus, la relation d'appartenance à un collectif, qu'elle soit de nature religieuse, sociale ou nationale. Dans *L'Envers de l'histoire contemporaine* (1848), Balzac peut bien déplorer la fin de l'Association : selon le romancier, sa pérennité reposait depuis le Moyen-Âge sur des « sentiments qui, depuis 1792, n'existent plus en France, où l'Individu a triomphé de l'État¹⁴ ». La société secrète, dans laquelle chaque membre est sélectionné et initié, doit-elle prévenir les risques de dissociation et devenir un modèle pour la forme de l'État-nation, qui demanderait fidélité et obéissance à tous ses membres ? Désigner un complot ou une société secrète, dans le réel ou dans la fiction, n'est-ce pas au contraire indiquer un groupe irréductiblement hétérogène à la communauté nationale, comme on le voit, dans les représentations du XIX^e siècle, avec l'internationale jésuite ou avec l'émergence du « complot judéo-maçonnique » ? Manifestes dans la désagrégation des structures sociales traditionnelles, les méfaits de la modernité trouvent leur explication causale dans les agissements de ces groupes clandestins, généralement disséminés dans plusieurs pays. Face à la Nation mais aussi face à l'Église ou à l'Armée, la société secrète se constituera elle-même par mimétisme : elle produira ses propres rites d'initiation, comme dans la franc-maçonnerie ou la charbonnerie d'origine italienne, et parfois même son propre langage. Dans un siècle où la lisibilité du corps social pose fondamentalement problème, la reconnaissance de ces schibboleths implique la mise en œuvre de conduites sémiologiques aptes à déchiffrer le langage des corps, la signification des conduites et le code secret des gestes.

Enfin, comme on l'a déjà signalé, la sociabilité littéraire du XIX^e siècle n'échappe pas à cette circularité des représentations qui caractérise l'imaginaire de l'ésotérisme politique. Au temps des cénacles romantiques, la « querelle de la camaraderie littéraire¹⁵ » va volontiers puiser dans le folklore de la conspiration. À l'autre bout du siècle, la même métaphore politique, mâtinée d'occultisme, s'impose pour décrire les pratiques de sociabilité des nouvelles avant-gardes symbolistes. La vie littéraire semble dès lors s'inspirer du formalisme des sociétés secrètes et de leurs nombreux rites d'initiation pour consolider son identité de sous-champ autonome à l'intérieur du champ social.

Toutes les contributions de ce volume viennent approfondir ces pistes de réflexion. Les trois premiers articles tentent de démêler l'enchevêtrement des imaginaires littéraires, politiques et sociaux. Dans le premier texte, Jean-Noël Tardy choisit de prolonger les réflexions de son ouvrage de référence en s'interrogeant sur les « usages historiens » de la littérature des sociétés secrètes. S'il souligne le caractère généralement décevant de ces révélations littéraires, l'article défend une approche anthropologique de son corpus. Romanesques ou théâtrales, les fictions du complot participent d'un processus de construction des imaginaires sociaux qui coïncide avec un moment de crise profonde dans l'histoire de la représentation politique. De son côté, Julien Schuh se penche sur le rôle de la presse française du XIX^e siècle dans l'avènement des sociétés secrètes comme objets culturels complexes. Permises par la numérisation de larges corpus de presse, les méthodes de « lecture distante » développées dans son article permettent d'appréhender la diversité des réseaux dans lesquels transitent ces objets. Ce faisant, Julien Schuh tente de retracer une évolution des représentations, depuis l'image des conjurés romantiques jusqu'à celle des « fonctionnaires du crime » développée au creuset des interactions entre les deux systèmes médiatique et judiciaire. Inspiré par les réflexions d'Antonio Gramsci sur le rôle du roman populaire du XIX^e siècle dans la formation des imaginaires politiques, Olivier Bosc s'intéresse, dans un troisième temps du volume, aux destinées littéraires du complot jésuite voué, d'après lui, à être remplacé, au cours du dernier quart du siècle, par la mythologie funeste du complot judéo-maçonnique.

13. Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, [1908], trad. de l'allemand S. Muller, Strasbourg, Circé, 1991, p. 89.

14. Honoré de Balzac, *L'Envers de l'histoire contemporaine* [1848], in *La Comédie humaine*, op. cit., t. VIII, p. 328.

15. Anthony Glinoe, *La Querelle de la camaraderie littéraire : les romantiques face à leurs contemporains*, Genève, Droz, 2008.

Les actes de cet atelier accordent ensuite une place particulière à l'œuvre de Balzac. Au fil des pages de la *Comédie humaine*, le réseau thématique des sociétés secrètes déploie ses tentacules à de multiples niveaux. L'article de Rebecca Sugden tente d'esquisser les enjeux d'une poétique balzacienne de la conspiration à partir d'une lecture attentive du roman *Une ténébreuse affaire*. Dans ce récit policier en devenir, l'écriture du secret semble reposer sur une dialectique de l'endroit et de l'envers qui met en jeu plusieurs manipulations narratives du principe de causalité. L'article d'Alexandra Delcamp prolonge cette étude de cas. Sa réflexion désigne en effet les ramifications plus larges d'une dialectique topologique qui rend l'œuvre de Balzac semblable au ruban de Möbius. Symptôme d'une société déboussolée par la rupture révolutionnaire, où l'envers et l'endroit sont indiscernables, le problème de la localisation impossible des sociétés secrètes traverse l'ensemble de la *Comédie humaine*.

Les trois dernières contributions s'intéressent à la dimension transnationale de cet imaginaire littéraire. Dans le cadre d'une analyse sociohistorique du roman de Jules Verne *Vingt-mille lieues sous les mers*, Romain Enriquez envisage le célèbre équipage du Nautilus comme un modèle de contre-société, résolument cosmopolite et déterritorialisée. Sa réflexion s'attache ensuite à mettre en lumière certaines ambiguïtés du personnage de Nemo, tour à tour représenté comme un incorrigible misanthrope et comme un défenseur acharné des peuples opprimés. La contribution de Nicolas Aude s'intéresse ensuite à l'invasion du romanesque noir dans la « biographie littéraire » de Fédor Dostoïevski. Depuis la première tentative de mise en roman du passé politique de l'écrivain en 1866, le portrait de Dostoïevski en conspirateur semble avoir essaimé, à l'échelle internationale, dans des récits hybrides, souvent situés à la frontière de l'enquête biographique, du roman populaire et de la chronique judiciaire. Dernier temps de notre réflexion collective, l'article de Chloé Chaudet inscrit les représentations littéraires du « méga-complot » dans un cadre résolument transatlantique et transséculaire. En proposant une comparaison de trois romans d'Alexandre Dumas, Ayn Rand et Juan Gabriel Vásquez, elle souligne les métamorphoses et les continuités historiques d'une dynamique narrative de dévoilement dans laquelle viennent s'épanouir, à différentes époques et dans différents contextes culturels, les représentations conspiratoires du monde et de l'histoire.

Avec ce parcours de la représentation littéraire des sociétés secrètes, nous espérons avoir contribué à exorciser la littérature du XIX^e siècle de quelques-uns de ses plus anciens démons en aidant ses lecteurs à mieux s'orienter au sein d'un vaste imaginaire du complot et à faire la part du réel, de l'histoire et de ses fictions. À moins que cette tentative d'exorcisme critique ne soit elle-même vouée à n'être qu'une *conjuración* avortée – une de ces conjurations dont le XIX^e siècle aimait particulièrement écrire la légende.